

Hymne à la machine à laver

Autor(en): **Frei, Anita**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **72 (2000)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-129775>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HYMNE A LA MACHINE A LAVER

A

la fin de l'année 1999, dans le grand mouvement de commémoration qui accompagna la soi-disant fin du millénaire, une question revenait avec constance sur les ondes des radios et des télévisions, dans les pages des journaux et des magazines: quelle est l'invention du siècle? Si l'on m'avait posé la question, j'aurais répondu sans hésiter: la machine à laver. En effet, quelle femme, au moment de charger draps et serviettes de bain dans le tambour d'inox, n'a jamais été saisie d'un effroi rétrospectif à l'idée qu'il y a quelques décennies à peine, elle aurait dû laver son linge à la main?

Au détour d'un reportage, nous voyons des femmes du Sud froter et frapper leur linge bigarré dans l'eau trouble d'une rivière. Nous avons aussi tous en tête des scènes autour de la fontaine du village. Mais, quel travail se cache vraiment derrière ces images? Il était indispensable de le savoir pour bien mesurer l'importance de la machine à laver et la façon dont elle a contribué à transformer le quotidien des femmes.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, en certains lieux bien au-delà, la lessive était la plus grosse corvée dans un ménage. Cette tâche herculéenne et de longue haleine était aussi, comme le relève Geneviève Heller dans son remarquable ouvrage *Propre en ordre*, empreinte d'une certaine grandeur: "la vraie lessive, la belle, la grande, était la

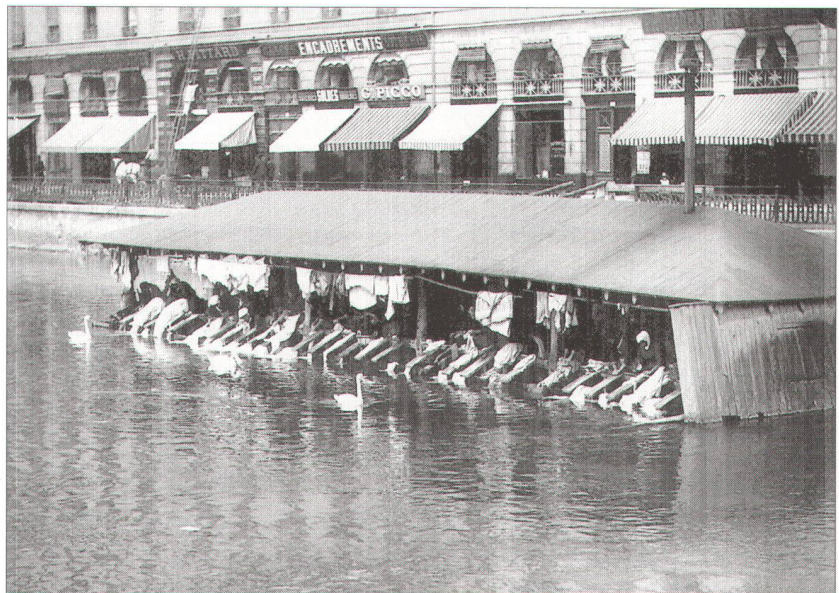
fierté de la femme, elle y consacrait le meilleur d'elle-même. Toutes les valeurs domestiques y trouvaient leur place: dévouement et effort de la femme, propreté du linge, discipline du repassage, entretien soigneux du raccommodage, ordre des piles de linge dans les armoires".

Longtemps, la lessive s'est faite sans ustensiles ou presque, puis les techniques se sont améliorées, avec l'usage de récipients particuliers, la mise au point de systèmes de chauffage de l'eau, l'invention de machines manuelles, puis automatiques. Un procédé de lessive couramment pratiqué à la campagne au siècle passé, transmis d'une génération à l'autre et expliqué dans les manuels d'économie domestique jusqu'à la guerre de 14, était la lessive aux cendres, qui illustre parfaitement l'effort et le temps requis pour cette tâche. J'en emprunte la description à Geneviève Heller ainsi qu'aux tra-

voux du groupe ethnographie de l'Université du troisième âge de Genève, consignés dans "Le temps de la mémoire".

LA "GRANDE LESSIVE"

A cette époque, dans les campagnes, la grande lessive se faisait deux fois par an, sans compter les petits savonnages intermédiaires. Les maisons se devaient d'avoir beaucoup de linge, les trousseaux de deux ou trois générations. Au fur et à mesure que le linge était sale, on le dégrossissait sommairement à la brosse, au savon et à l'eau tiède, puis on le suspendait au grenier jusqu'au jour de la grande lessive. Pour l'occasion, il fallait réserver la fontaine bien à l'avance et faire appel à des femmes solides. La veille, on descendait le linge du galetas, on le triait par degré de saleté ou selon sa finesse et on le mettait à tremper toute la nuit.



La pièce maîtresse de la grande lessive était le cuvier de bois, plus tard de tôle galvanisée, pourvu dans sa partie inférieure d'un robinet de vidange permettant l'écoulement de l'eau, et placé sur le trébuchet ou trépied. On plaçait à l'intérieur du cuvier quelques morceaux de bois ou quelques os, pour éviter que le linge ne bouche l'écoulement. Le linge était rangé dans le cuvier, les gros draps et les pièces les plus sales au fond, les plus délicates au centre, par-dessus quelques nappes et serviettes, enfin un grand sac rempli de cendres de bois blanc. Très tôt le matin, on avait allumé le feu de la chaudière pour faire chauffer l'eau. L'eau bouillante était versée sur le sac de cendres, dont elle dissolvait la soude et la potasse, des détergents puissants obtenus à bon marché. Le liquide filtré à travers le linge formait le lissu, qui était recueilli par le fond, remis à chauffer et reversé dans le cuvier. L'opération était répétée à plusieurs reprises.

UNE BLANCHEUR EMPESEE

Le coulage achevé, il fallait laver le linge. Il était transporté à la fontaine, enduit de savon de Marseille, frotté, rincé. Le linge le plus fin était passé au bleu, une légère teinture avec des boules de

bleu-outremer pour leur rendre une blancheur ternie par la potasse, qui a tendance à jaunir le linge. Certaines pièces devaient aussi être empesées avant le repassage, avec un empois constitué d'amidon de froment ou de pommes de terre délayé à l'eau bouillante, plus ou moins concentré.

LAVANDIERES AU RHONE

En ville, où la place est comptée, les opérations étaient encore plus compliquées. Celles qui en avaient les moyens faisaient appel à une lingère ou lavandière. A Genève, blanchisseuses professionnelles et ménagères se retrouvaient aux bateaux-lavoirs, très nombreux sur le Rhône. Le dernier disparut vers 1930, au moment de la démolition du quartier du Seujet. Les installations d'un bateau-lavoir comportaient des rangées de planches à lessive qui garnissaient les deux bords du bateau et surplombaient l'eau du fleuve pour le rinçage. Une chaudière, gérée par la patronne du lavoir, fournissait l'eau chaude. De grandes cuves de bois servaient au trempage. Après le trempage, le dégrossissage à la brosse et au savon et le rinçage au Rhône, le linge passait à la cuisson. La première cuisson était la plus propre,

mais aussi la plus chère. Après 15 à 20 minutes, le linge était sorti, savonné et rincé à nouveau, puis mis à sécher sur le toit du bateau.

DU PUBLIC AU PRIVE

A la campagne comme en ville, le jour de lessive était pour les femmes l'occasion de se rencontrer, de bavarder, d'échanger nouvelles sérieuses et légères, de ragoter. En libérant les femmes d'une très lourde tâche, la machine à laver allait malheureusement aussi les priver d'une dimension essentielle de leur vie publique. De tâche accomplie en groupe, à l'extérieur, la lessive devient une affaire privée, intérieure.

Anita Frei

Ce sujet sera repris dans les prochains numéros

Page précédente : le bateau-lavoir au quai des Bergues, Genève. Photo Centre d'iconographie genevoise

Ci-dessous : lessive à la fontaine de la place de la Navigation, à Genève. Photo Centre d'iconographie genevoise

